

A propos de la peinture de Suzanna PEJOSKA

LES CORDES DE SUZANNA

Par Frédéric FERNEY

Suzanna Pejaska est originaire du Sud-Ouest de la Macédoine : le nom même de ce pays dit le mélange et les fruits coupés.

Elle est née, et elle a vécu sa prime enfance à Radojda, un village de pêcheurs situé dans les environs de Struga, sur la rive nord du lac Ohrid. *Struga ! Ohrid !* Ce pourrait être les hauts-lieux d'un conte peuplé de sorcières et d'effroi : ces noms de villes enchantées environnent les premières années d'une artiste qui se souvient seulement qu'elle fut une petite fille de la campagne dans une contrée où, depuis Philippe et Alexandre, le cheval est roi.

Sommes-nous loin de l'Illyrie de Shakespeare ? Est-ce là que finit la Grèce et que commence l'Albanie ? Peut-être. De la géographie des Balkans s'écoule un charme noir et durable : on dirait que les hommes là-bas subissent des frontières soudaines qui séparent une ville ou divisent un pont, au hasard des pactes et des conquêtes.

Des froissements d'étoffe comme des parfums

Quelle est cette force lente qui conspire contre les secousses, éteint les incendies et apaise les rancunes ? Ce qui fait sens, ce n'est pas l'Histoire, ses clameurs et ses fumées ; ce sont les hivers et les songes des nuits d'été. S'il y a quelque chose d'âpre dans le frottement des races, ce qui fait lien entre les hommes, ce sont les arbres, les fleuves, les montagnes. Et les femmes qu'ils échangent, et cela fait hurler leurs mères, et cela donnent aux fils le goût de plats au goût étrange, et à leurs enfants des yeux d'une couleur inconnue.

Partout, et dans toutes les langues, cela s'appelle : l'amour, la paix.

Dans ces vieilles contrées, les peuples marchent joyeusement sur des ossements ; les enfants rêvent parmi les pots cassés de la légende, ils jouent au ballon avec des crânes et cueillent des fruits défendus, comme font tous les enfants. Et comme partout, depuis la nuit des temps, les

travaux, les rites, les saisons s'étirent sans fin, et les fêtes recommencent, et les filles dansent, quand les soldats sont morts.

Ce pays, ce fut la Yougoslavie que les parents de Suzanna ont quitté en 1966, sous Tito, avec leurs cinq enfants. Ils sont venus en France habiter dans une cité où se côtoyaient toutes les langues, toutes les peaux. Ils étaient pauvres, ils furent plus pauvres encore loin de leur pays natal. La France n'a pas toujours été si accueillante envers ceux qui l'avaient choisie en rêvant d'une vie meilleure, et la vie leur fut dure, encore plus dure que pour leurs enfants.

A nouveau, Suzanna, encore petite, reçut l'empreinte rugueuse des diversités. D'autres peuples : Afrique, Asie, Antilles. D'autres cris, d'autres chants, qui faisaient la cité nombreuse et moins grise, et des froissements d'étoffes, comme des parfums.

A treize ans, elle travailla comme employée dans une boulangerie : a-t-elle alors incorporé l'odeur âcre, poudreuse, archaïque, de la farine, et celle, délicieuse, de la pâte à pain qui s'incrute et qui dore ? Qui sait si ses doigts, pâtisseries en songe, ne se sont pas en douce imprégnés de tout ce blanc ? A-t-elle pressenti dans la violence et la suavité de la cuisson d'autres processus ?

A dix-neuf ans, Suzanna commença à peindre sans avoir jamais appris la peinture, et cela est mystérieux. Est-elle folle ? Certaines nuits, seule dans sa chambre, elle le croit. Autour d'elle, on sourit, on murmure, on s'inquiète. Ce n'est pas vraiment un métier pour une fille ! A la fois subjuguée et libre, Suzanna s'en fiche.

Des lambeaux d'or et d'oubli

D'où lui vient cette passion soudaine ? Et que peint-elle ? Moins les emblèmes d'un folklore que des lambeaux d'or et d'oubli. Des robes, des foulards, des tabliers, comme si la mémoire ne tenait qu'à un fil de soie que le temps arrache. Les vestiges et les voix d'un pays perdu. Le sait-elle ? Peut-être faut-il remonter jusqu'à Byzance, jusqu'aux confins de leurs des églises de Macédoine, cierges, fumées d'encens, cantates, visages divins, auréoles et chevelures de christes rédempteurs, si l'on veut élucider la peinture de Suzanna Pejaska et entrevoir, seulement entrevoir, sous un dessin premier comme une algèbre et pur comme un islam, la trame inerte des tapis de prières, des mosaïques ancestrales, des icônes.

Donc, la peinture. Absence, résurrection, trace.

On n'habite jamais que le pays que l'on quitte, mais ce pays, ce n'est pas la Yougoslavie, ce n'est pas l'Orient, qui n'ont peut-être jamais existé que dans un rêve. Non, ce pays si vivant, si réel, c'est l'enfance. Et ces vêtements brodés dont ne subsistent, dans l'apparat d'un chiffre obscur, que des motifs improbables, ce sont ceux peut-être que portaient sa mère ou sa grand-mère les jours de fête.

De la nostalgie ? Non, plutôt de la gratitude, le doux rappel de ce qui a eu lieu, la joie de ce qui fut, et peut-être l'attente de ce qui sera. La mémoire est un alambic : est-elle autre chose qu'une faculté d'espérance et d'oubli ?

Qui ne voit devant une peinture de Pejoska que c'est un autre alphabet qui se dessine ? Un chemin qui s'ouvre plutôt que l'itinéraire d'un rebroussement. Il y a dans le geste de peindre la primauté d'une ardeur, un instinct. Un don d'abeille. Comme le saumon réinvente la rivière, comme la tourterelle fait son nid, comme le faucon chasse, Pejoska peint.

Et tout recommence.

Les années ont passé. Aujourd'hui, Suzanna Pejoska est une artiste accomplie. Elle habite en France et expose dans le monde entier. Son œuvre parle et nous rend tangible non seulement la matière mais la *substance* : ce qui demeure dans ce qui fuit. La permanence, mais de quoi ? De Chardin à Rothko, c'est la principale question et le seul enjeu de la peinture.

Une échelle de sons, une gamme

On ne peut regarder un tableau de Pejoska sans s'interroger sur l'abstraction en peinture. Si abstraire signifie, choisir, transformer, séparer mais aussi relier et réunir, alors il y a, chez elle, une singulière aptitude à ce travail. Oui, la couleur, le rectangle, le carré, sont des abstractions, c'est à dire des formes qui s'émancipent de l'objet. On croit s'éloigner du réel. A la vérité, on y retourne n'étant séparé de rien que la toile imite, reproduit ou réitère. Chaque tableau ne renvoie qu'à lui-même, comme si l'artiste dessinait une échelle de sons, une gamme.

Est-on plus avancé quand on sait que ces fonds monochromes sont composés de plusieurs strates ou que la première couche comporte des pigments purs et de la poudre de kaolin ? Cette croûte de blanc, est-ce du sable, du sel ou de la neige ? Et ce rouge en haillons ? Et ce noir

carmin qui tombe comme un rideau ? Et ce grenat, jaloux du bleu, qui s'effrange et frissonne de tous ses plis ?

Je crois deviner que Suzanna pince, tord ou tresse plusieurs cordes, et que le tableau est une harpe mais cela, c'est son secret. Qui n'a pas de secret n'a pas d'âmes, et Suzanna en a mille.

F.F.